



MÉDECINE DOMESTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Causes générales des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Des Enfans, considérés relativement aux causes capables d'altérer leur santé: telles que l'influence des maladies des pères & mères sur leur constitution; les erreurs dans la manière de les habiller, de les nourrir & de les exercer; les effets de l'air mal-sain, & les défauts des Nourrices.

§ PREMIER.

Des Enfans en général.

POUR donner une description exacte des Maladies, d'après leurs causes originaires, il faut commencer par jeter un coup d'œil sur la manière ordinaire de conduire les hommes dans leur enfance. C'est dans cette période de notre

C'est dans l'enfance que s'établissent les fondemens d'une bonne constitution.

Tome I.

A

vie, que s'établissent les fondemens d'une bonne ou d'une mauvaise *constitution*. Il est donc de la plus grande importance que les pères & mères se mettent en état de connoître les causes, sans nombre, qui peuvent occasionner des maladies à leurs enfans.

La moitié des enfans meurt au-dessus de douze ans en Angleterre. Il paroît par les registres mortuaires annuels, qu'environ la moitié des enfans qui naissent dans la Grande-Bretagne, meurt au-dessous de l'âge de douze ans (1).

La plupart des hommes regardent ces accidens comme des maux naturels; mais un examen réfléchi démontre qu'ils tiennent à notre propre manière de nous conduire & de nous gouverner. Si la mort des enfans étoit un mal naturel, les au-

Dans quelle proportion ils meurent en France. (1) Les enfans, depuis la naissance jusqu'à l'âge de douze ans, semblent mourir en France dans une plus grande proportion encore: car, d'après les Tables de M. DUPRÉ DE SAINT-MAUR, de l'Académie Française, insérées dans l'immortel Ouvrage de M. le Comte de BUFFON, Tome IV, pages 385 & suivantes de l'édition in-12°, il paroît, par la Table d'un certain nombre de Paroisses de la campagne, que la moitié de tous les enfans meurt à peu près avant l'âge de quatre ans révolus; quoique, par celle des Paroisses de Paris, il faille seize ans, pour éteindre la moitié des enfans qui naissent en même temps. Mais cette grande différence vient de ce qu'on ne nourrit pas à Paris & dans les grandes Villes tous les enfans qui y naissent, même à beaucoup près; on les envoie dans les campagnes, où il doit, par conséquent, mourir plus de personnes en bas âge que dans les Villes.

M. MORIN, Médecin de Lisieux, s'est livré à ce même genre de travail, & il prouve, par des Tables, qui paroissent très-exactes, & que M. LE PECQUE DE LA CLOTURE a recueillies dans sa *Collection d'Observations sur les Maladies & constitutions épidémiques*, première Partie, pag. 336 & suiv., qu'il meurt environ les deux cinquièmes des enfans, depuis le moment de la naissance jusqu'à l'âge de neuf ans.

tres animaux devroient mourir jeunes, dans la même proportion que les hommes. Or, nous ne trouvons rien de semblable chez les animaux.

Nous pourrions être surpris que l'homme, malgré la supériorité de sa raison, fût si inférieur aux autres animaux, dans l'art de gouverner son enfance : mais notre surprise cessera bientôt, lorsque nous ferons attention que les animaux sont doués d'un instinct, qui ne peut errer à cet égard ; tandis que l'homme, absolument maîtrisé par l'art, n'est que rarement ce qu'il doit être. Si l'on exposoit aux yeux du public le catalogue des enfans qui périssent annuellement, victimes de l'Art seul, il n'y auroit personne qui n'en fût épouvanté.

Causes de
la grande
mortalité des
enfans.

Puisque les pères & mères refusent de prendre soin de leurs enfans, il faut que d'autres s'occupent de cet emploi : ces derniers ne manquent jamais de se rendre nécessaires par une apparence imposante de capacité & d'adresse. Ces faux dehors ont introduit dans le *nourrissage*, dans l'*habillement*, &c. des enfans, des méthodes inutiles, meurtrières, en si grand nombre, qu'il ne doit pas paroître étonnant qu'il en périsse la plus grande partie.

Il n'est rien de si contraire à l'ordre de la Nature, que de voir une mère, ou se croire au dessus des soins qu'elle doit à son enfant, ou assez ignorante pour ne pas connoître les devoirs qu'il exige d'elle. La Nature entière ne nous offre rien de semblable. Tous les autres animaux nourrissent leurs petits, & on les voit tous venir à bien. Si les animaux faisoient élever leurs petits par des étrangers, on les verroit partager le sort des enfans de l'espèce humaine.

L'ordre de
la Nature est
que toutes
les mères
nourrissent
elles-mêmes.

Nous ne pouvons imposer à toutes les mères la tâche d'allaiter leurs enfans ; quoique plusieurs

Quelles
sont les mères
qui doivent
être exceptées.

A ij

Théoriciens en ayant prétendu la possibilité : car il faut convenir que dans plusieurs circonstances elle est impraticable, qu'elle entraîneroit inévitavelmente la perte, & de la mère, & de l'enfant. Des femmes d'une *constitution* délicate, en proie aux *affections nerveuses, hystériques* & autres *Maladies* de ce genre, seroient de fort mauvaises Nourrices. Ces *Maladies* sont actuellement si communes, qu'il est rare de trouver une femme d'un certain rang qui n'en soit attaquée. De telles femmes, supposé qu'elles en aient la volonté, sont donc réellement incapables de nourrir.

Causes pour lesquelles certaines femmes ne peuvent nourrir. Mais presque toutes les femmes seroient en état d'allaiter leurs enfans, si elles vivoient selon l'ordre de la Nature. Quand on considère combien elles sont loin de suivre ses préceptes, on n'est plus surpris d'en trouver si peu capables de remplir un devoir si nécessaire. Les mères qui ne prennent pas une suffisante quantité de nourriture solide, qui ne jouissent pas des avantages d'un bon air & de l'exercice, ne peuvent entretenir leurs humeurs dans l'état de santé, & fournir à leurs enfans une nourriture convenable. Aussi les enfans qui sont allaités par des femmes délicates, meurent dans l'enfance, ou restent foibles & maladifs toute leur vie (2).

(2) Cela est vrai ; mais que les femmes changent de régime ; & , quelque délicates qu'elles soient, elles se trouveront en état de nourrir : car le célèbre MORTON observe, que des mères, menacées en apparence de *Pulmonie*, par leur maigreur & leur délicatesse, s'en sont préservées, en nourrissant elles-mêmes leurs enfans, & en rectifiant leur régime. Il n'y a donc que la privation du lait & la *pulmonie*, seules, *nie* confirmée, qui puissent dispenser les mères de remplir ce devoir sacré. L'*affection hystérique* & les autres *Maladies nerveuses*, ne sont pas des causes suffisantes pour en exem-

Lorsque nous disons que les femmes ne sont pas toujours en état de nourrir leurs enfans, nous

pter, comme nous le ferons voir, Tome II, Chapitre VIIe, note dernière.

Voici un fait récent qui m'a été communiqué. Il prouve que si l'allaitement n'est pas le remède de l'affection hystérique, comme il l'est d'un grand nombre d'autres maladies, il en est au moins un palliatif très-puissant.

Une femme de vingt-trois ans, qui, avant & depuis son mariage, avoit éprouvé de violens accès hystériques, devint enceinte. Après une grossesse orageuse, elle accoucha difficilement d'un enfant si foible & si délicat, que, craignant pour ses jours, si elle l'abandonnoit à une Nourrice, qui devoit faire un voyage de quinze lieues pour regagner son village, elle prit sur le champ la résolution de le nourrir elle-même; & pendant quatorze mois que cet enfant teta, la mère n'a éprouvé qu'un seul accès hystérique, dont auparavant elle étoit attaquée au moins une fois par mois.

En supposant même que les Maladies que nous venons de nommer, contre-indiquent l'allaitement, il n'y a que les enfans des riches, & de ceux qui sont en état de choisir, ou de faire choisir les Nourrices par des gens instruits, qui soient dans le cas de moins souffrir d'un allaitement étranger. Car les femmes peu aisées, ou qui ne le sont pas assez pour fournir aux frais qu'occasionnent plusieurs domestiques de plus dans leurs maisons, quelque délicates qu'elles soient, seront toujours plus sûres de la santé de leurs enfans, en les allaitant elles-mêmes, qu'en les confiant à des mains mercenaires.

Qu'on jette les yeux sur la manière dont se conduisent dans le choix des Nourrices, les Ouvriers, les Artisans & les Marchands, espèce d'hommes la plus nombreuse dans les grandes Villes, & la plus opiniâtre à empêcher que leurs femmes ne nourrissent elles-mêmes leurs enfans, on verra que leur indifférence, à cet égard, fait frémir la Nature. Qu'une femme accouche, on charge aussitôt la Garde ou la Sage-Femme d'avoir une Nourrice: elle court au Bureau; elle prend la première venue: les parens la reçoivent, & lui confient ce qu'ils doivent avoir de plus cher au monde. Cette Nourrice part, & souvent sans qu'on soit inf-

Les enfans des riches sont ceux qui souffrent le moins d'un allaitement étranger.

Manière dont se comporte le peuple dans le choix des Nourrices.

sommes bien loin de vouloir décourager celles qui peuvent le faire. Toutes ces dernières doivent

truit, & de son nom, & du lieu de sa résidence. J'ai vu de ces espèces de parens, deux, trois mois après le départ de leurs enfans, être encore à en avoir des nouvelles; & au bout de ce temps, & même après un temps plus considérable, un Meneur arrivoit avec le paquet de cet enfant, mort quelquefois depuis un ou deux mois, sans être en état de dire par quelle maladie, par quel accident cet enfant avoit été privé de la vie. Je fais que le Ministère a prévu ces divers accidens, en faisant tenir registre du nom des Nourrices, du lieu de leurs demeures, & du nom des parens dont l'enfant leur est confié. Aussi je n'en accuse que la négligence de ces parens, comme l'a démontré M. PROST DE ROYER, Lieutenant-Général de Police à Lyon, dans un *Mémoire sur la conservation des Enfans*, lu dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de cette Ville.

D'autres fois, on leur rapporte les vêtemens de leur enfant quelques jours après son départ, parce qu'il est mort en route, ou aussi-tôt après son arrivée. La manière dont voyagent ces pauvres innocens, ne révolte pas moins l'humanité. On les entasse dans des charrettes, à peine couvertes; souvent ils sont en si grand nombre, que les Nourrices sont obligées de les suivre à pied. Ces enfans sont non seulement exposés au froid, au chaud, aux vents, à la pluie, &c., mais encore ils ne peuvent que sucer un lait échauffé, séché, corrompu par la fatigue & par l'abstinence des Nourrices. Comment une machine aussi frêle, aussi délicate, pourroit-elle résister à des chocs aussi violens?

Si l'on amène à ces parens leurs enfans vivans, au bout de deux, trois ou quatre ans, on cherche souvent en vain à reconnoître dans ces jeunes plantes les traits de famille. Ils n'en ont, ni la forme, ni la figure, ni la constitution. Les pères & mères sont grands, forts & vigoureux: les enfans sont maigres, petits, difformes, rongés par des *fièvres*, ou en proie aux *convulsions*, à l'*épilepsie*, &c. Qu'ont donc gagné ces parens? Ils dépensent à soigner, à guérir ces malheureuses victimes, beaucoup plus qu'ils n'auroient fait, s'ils se fussent occupés de les nourrir, de les élever eux-mêmes; & la plupart du temps toutes leurs dépenses, toutes leurs peines, sont inutiles. Il en reste, à ces enfans, une impression éternelle, qui influe toujours sur l'utilité dont

Manière
dont les
Nourrices
transportent
les enfans à
leur destina-
tion.

Ce que font
les enfans de
retour des
Villages où
ils ont été
nourris.

absolument remplir un devoir aussi agréable que satisfaisant.

Si les mères nourrissoient elles-mêmes leurs enfans, il en résulteroit les plus grands avantages, & pour la société, & pour les individus. On ne verroit plus les femmes pauvres, entraînées par l'appas du gain, abandonner leurs propres enfans, pour allaiter ceux des riches. Cette barbarie fait perdre à la société un nombre considérable de ses membres utiles; elle rend ces mères les bourreaux, en quelque sorte, de leurs propres enfans. Je ne crains pas de m'écarter de la

Avantages
importans
qui résulte-
roient, si tou-
tes les mères
nourrissoient
leurs enfans.

ils auroient pu être par la suite, & sur la manière dont ils se comportent envers leurs parens, envers leurs amis, envers la société.

Ceux de ces parens qui, plus attentifs, retiennent des Nourrices, n'en sont souvent pas mieux servis, & sont très-souvent plus cruellement trompés. J'ai vu une mère tendre, & sensible, mais trop foible pour avoir su triompher des préjugés de la mauvaise éducation, retenir une Nourrice long-temps avant son accouchement; employer ce temps à faire des informations, & ayant lieu d'être très-satisfaite des témoignages que l'on en rendoit, lui livrer sa petite fille. Elle apprend, quelques mois après, qu'elle est entre les mains de la plus négligente, de la plus mal-propre des femmes, & que cette Nourrice va jusqu'à refuser son lait à son nourrisson. Cette mère court elle-même chercher son enfant: elle croit devoir la confier à une autre Nourrice qui lui est recommandée; on lui en fait les plus grands éloges. Au bout de quelque temps elle va la voir, elle trouve son enfant bleté dans l'épine; elle l'arrache de nouveau des mains de cette marâtre, elle la met entre les mains d'une troisième; elle n'est pas plus heureuse: enfin elle l'appelle, & la fait élever sous ses yeux. Mais ses soins ne peuvent jamais réparer la difformité & la mauvaise constitution que cette enfant a acquise chez ses Nourrices: cette petite Demoiselle est bossue & malade, elle le sera toute sa vie. Je m'arrête à ce seul exemple; il n'y a personne, pour peu qu'il ait vu, qui n'en puisse fournir de pareils.

Les pères
& mères qui
choisissent
des Nourri-
ces, ne sont
pas mieux
servis.

A i

3 PREMIÈRE PARTIE, CHAP. I, § I.

vérité, en disant que sur cent de ces enfans abandonnés par leurs propres mères, il n'en survit pas un seul. Il feroit donc important qu'une Nourrice mercenaire ne fût jamais louée pour allaiter l'enfant d'une autre; qu'elle n'eût sévré le sien. Une loi de cette espèce arracheroit à la mort la plupart des enfans des pauvres, & ne feroit aucun tort aux riches, puisque les bonnes Nourrices peuvent, en général, allaiter de suite deux enfans avec le même lait.

Le devoir des mères ne se borne pas à nourrir. Mais, supposé que l'allaitement ne fût pas au pouvoir de toutes les mères, elles peuvent cependant être d'une grande utilité à leurs enfans.

Le devoir des Nourrices ne consiste pas seulement à donner à teter. Pour une femme qui a beaucoup de lait, c'est sans doute l'obligation la plus facile à remplir. Les enfans exigent mille autres soins nécessaires, sur lesquels une mère doit au moins veiller.

Autres devoirs des mères envers leurs enfans. Une femme qui abandonne le fruit de son amour, aussi-tôt qu'il est né, aux soins d'une mercenaire, doit perdre pour jamais le nom de mère. L'enfant qui est élevé sous les yeux de sa mère, non seulement gagne pour jamais son affection, mais encore recueille tous les avantages que procurent les soins maternels, quoiqu'il soit allaité par une autre Nourrice. Quelle autre occupation peut être plus agréable à une mère, que de veiller sur les jours de son enfant? Peut-il y avoir pour elle un devoir plus important, plus délicieux? Cependant elles lui préfèrent tous les jours les affaires les moins intéressantes, ou les amusemens les plus insipides. Preuve évidente, & du mauvais goût, & de la mauvaise éducation des femmes.

Il est sans doute à regretter que les femmes, destinées par la Nature à être mères, ne soient point celles à qui il soit donné d'être les plus instruites sur la manière d'élever leurs enfans. Cet objet, qui devoit être le plus important de leur éducation, est rarement celui de leur attention. Est-il donc étonnant que les femmes, ainsi élevées, soient, lorsqu'elles deviennent mères, absolument ignorantes des devoirs de leur état?

Quelque surprenant que cela paroisse, il est cependant de toute vérité que la plupart des mères, surtout celles d'un certain rang, sont toutes aussi ignorantes des soins qu'elles doivent donner à l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde, que l'enfant lui-même. Une autre vérité, est que les femmes les plus ignorantes sont celles qui, en général, ont la réputation d'être les plus instruites sur la manière d'élever les enfans. C'est ainsi que le peuple crédule devient la dupe de l'ignorance & de la superstition, & que le *nourrisseur*, au lieu d'être guidé par la raison, devient l'objet de la fantaisie & de la bizarrerie (a).

Ignorance
des mères,
relative-
ment aux
soins qu'el-
les doivent à
leurs enfans.

(a) TACITE, ce célèbre Historien de l'ancienne Rome, se plaint fortement de la mauvaise éducation des Dames Romaines, relativement aux soins qu'elles prenoient de leurs enfans. Il dit que, dans les premiers temps, les plus grandes Dames de la République mettoient leur principale gloire à gouverner leurs maisons & à élever leurs enfans; mais que, de son temps, les enfans étoient confiés aux soins de quelques pauvres filles Grecques, ou à quelques autres servantes. Il est à craindre que tant que le luxe & la mollesse prévaudront sur la terre, on ne soit forcé de faire les mêmes reproches aux femmes (3).

Plainte de
Tacite sur la
conduite des
Dames Ro-
maines en-
vers leurs
enfans.

(3) Mais chez nous, à qui les confie-t-on? On ne peut lire sans émotion le Mémoire de M. le Lieutenant-Général de Police de Lyon, cité ci-dessus, note 2 de ce Chap. Les Habitans de la Ville de Lyon se procurent des Nourrices du

Plaintes de
M. le Lieute-
nant de poli-
ce de Lyon,
sur celle des
femmes de
cette Ville.

Quelle de-
vrait être l'é-
ducation des
femmes.

Si le temps que les femmes en général, per-
dent à se perfectionner dans l'acquisition de talens
frivoles, étoit employé à apprendre comment el-

Vélay, du Vivarais, du Forez, du Dauphiné, de la Bresse, même de la Savoie, en s'adressant simplement à ce qu'on nomme des Messagères, espèce d'entremetteuses, sans nom, sans domicile, sans fortune, qui assistent au Baptême, reçoivent les étreintes, emportent l'enfant, le remettent au rabais, le changent, ou le livrent au premier venu : nulle sûreté, ni pour la vie, ni pour l'état de ces citoyens nouvellement nés. Elles ne donnent point le nom de cet enfant à la Nourrice : elles ne donnent point non plus à la famille de l'enfant le nom d'une Nourrice qu'elles n'ont pas encore, & qu'elles espèrent seulement trouver dans la suite. La plupart meurent sans que les Curés, qui ne connoissent leur existence que lorsqu'ils les enterrent, puissent les enregistrer. Le Magistrat, auteur de ce Mémoire, rapporte à l'appui de ce qu'il avance, des faits incontestables, tels que le suivant.

„ Le 23 Juin 1777, une de ces Messagères de Bresse,
„ connue seulement par un surnom, & pour paroître au
„ Marché des Carmes, fut citée par deux mères à la fois.
„ La première disoit : Je vous reconnois bien ; je vous ai
„ confié mon enfant ; vous l'avez changé trois fois de Nour-
„ rice ; il m'avoit toujours échappé, & le hasard me l'a
„ fait découvrir : c'est le mien ; il étoit sain quand vous le
„ reçûtes, il est mourant ; je demande justice. . . . La
„ seconde disoit : J'ai découvert que vous avez remis mon
„ enfant à une femme de soixante ans, veuve depuis treize :
„ je l'ai trouvé dans une chaumière ouverte, seul & exposé
„ à être dévoré ; il étoit garrotté dans un berceau infect,
„ perçant l'air de ses cris, s'abreuvant de ses larmes, n'ayant
„ pour subsister qu'une tasse de vin aigre, & un gâteau de
„ blé noir ; il est mourant : je demande justice. . . Survenoient
„ quarante mères, qui, informées de l'arrêt de la Messagère,
„ réclamoient leurs enfans dont elles ignoroient l'état, le
„ lieu & les Nourrices. La Messagère disoit qu'elle se con-
„ duisoit comme toutes les autres Messagères d'enfans ;
„ qu'elle avoit fait de son mieux ; qu'elle avoit été trompée
„ elle-même ; qu'elle n'avoit point de registre ; qu'elle ne
„ savoit point lire, mais que si on lui donnoit le temps, elle

les doivent élever leurs enfans; comment il faut les habiller pour qu'ils ne soient point blessés, pour qu'ils ne soient point gênés, pour qu'ils exécutent leurs mouvemens avec liberté: si elles ne s'occupoient qu'à leur donner des *alimens* nourrifans & salubres; à exercer leurs tendres corps de manière à faciliter le plus qu'il est possible leur accroissement & à augmenter leurs forces: si tous ces objets devenoient ceux de l'éducation des femmes, on verroit bientôt le monde en retirer les plus grands avantages. Mais tant que cette éducation ne consistera guère qu'à apprendre à se parer & à se montrer en public, nous n'avons rien à attendre d'elles, que de l'ignorance, même dans les matières les plus importantes.

Si les mères réfléchissoient sur l'influence qu'elles ont dans la société; si elles vouloient y être sensibles, elles feroient toutes les occasions de s'instruire des devoirs qu'exigent d'elles leurs enfans: car elles sont en possession, non seulement de donner au corps la forme & les grâces, mais encore de diriger les passions de l'ame. Par elles, les hommes sont, ou bien portans, ou malades: par elles, les hommes, ou sont utiles dans le monde, ou deviennent des pestes dans la société.

„Du soin des femmes, dit le fameux Citoyen de Genève, dépend la première éducation des

„trouveroit tout cela dans sa tête; qu'elle faisoit ce métier „pour vivre, & qu'elle en demandoit pardon „. On observera qu'il naît à peu près six mille enfans à Lyon tous les ans, & qu'il en est tout au plus mille à qui les parens puissent donner de bonnes Nourrices; de sorte que les cinq mille autres sont exposés aux malheurs affreux que nous venons de décrire: & quelle est la Ville qui ne puisse porter les mêmes plaintes & offrir le même tableau!

Quelle est
l'influence
des femmes
dans la société,

» hommes; des femmes dépendent encore les
 » mœurs de l'homme, ses passions, ses goûts,
 » ses plaisirs, son bonheur même. . . . Ainsi,
 » élever les hommes & les soigner, tandis qu'ils
 » sont jeunes: quand ils sont grands, les con-
 » seiller, les consoler, leur rendre la vie agréa-
 » ble & douce, voilà les devoirs des femmes
 » dans tous les temps ». (*Émile*, tom. IV.)

Devoirs
des pères en-
vers leurs
enfants.

La mère n'est pas la seule personne qui doive s'occuper de l'éducation des enfans; le père a un égal intérêt à leur conservation. Il doit donc concourir, avec la mère, à tout ce qui tend à la perfection, soit du corps, soit de l'esprit (4).

C'est à la né-
gligence des
hommes
qu'il faut at-
tribuer l'ig-
norance des
femmes.

Il est odieux que les hommes s'occupent aussi peu de ces objets. C'est à leur négligence que l'on doit attribuer la raison pour laquelle les femmes sont si peu instruites de leurs devoirs. Les femmes seront toujours curieuses d'acquérir les perfections qui pourront les rendre recommandables aux hommes; mais les hommes, en général, sont si éloignés de s'appliquer même aux plus petits objets de ceux qui regardent leurs enfans, que la plupart se croiroient déshonorés, s'ils savoient qu'on les soupçonnât d'en avoir la moindre connoissance: cependant il n'en est pas de même pour leurs chénils & leurs écuries. Un jeune-homme du plus haut rang, n'a pas honte de donner lui-même ses ordres pour l'entretien de ses chiens, ou de ses chevaux, & il rougiroit s'il étoit surpris à

(4) Tout le monde sait que le sage CATON ne dédaignoit pas de descendre lui-même jusqu'aux plus petits soins pour ses enfans au berceau, & que le fameux THÉMISTOCLE se plaisoit à jouer avec son fils. L'exemple d'aussi grands hommes mérite bien d'avoir ici sa place, dit M. BALLESXERD, de l'Education Physique des Enfans.

remplir les mêmes devoirs auprès de celui à qui il a donné l'existence, qui doit être l'héritier de sa fortune & quelquefois l'espérance de son pays.

Les Médecins, eux-mêmes, n'ont pas été assez attentifs à la manière de gouverner les enfans. On a, en général, regardé cette occupation comme étant seulement du ressort des bonnes femmes : des Médecins, même du premier mérite, ont refusé de voir les enfans en maladie. Cette conduite de leur part, a fait que non seulement cette branche de la Médecine a été négligée, mais encore que ces femmes s'en sont prévaluës, & ont pris sur elles de faire des ordonnances pour les enfans, même dans les maladies les plus dangereuses. Il arrive de là, que les Médecins sont rarement appelés, ou qu'ils ne le sont que lorsque ces bonnes femmes ont épuisé toute leur ignorance ; & alors tous les soins des Médecins se bornent à partager le blâme, ou à consoler les parens défolés.

La négligence des Médecins, relativement aux Maladies des enfans, a été cause que les bonnes femmes sont mêlées de les traiter.

Si les Nourrices peuvent concourir à prévenir les maladies des enfans, elles ne peuvent rien de plus : il faut donc que dès qu'un enfant tombe malade, on consulte une personne de l'Art. Les maladies des enfans sont, en général, vives ou aiguës ; le moindre délai est dangereux.

Caractère des Maladies des enfans ;

Que les Médecins apportent une attention plus réfléchie aux maladies des enfans, & ils seront plus en état, non seulement de les traiter convenablement lorsqu'ils seront malades, mais encore de prescrire la manière de les gouverner lorsqu'ils sont en santé. Les maladies des enfans ne sont pas aussi difficiles à connoître, que la plupart des Médecins se l'imaginent. Il est vrai que ces petits infortunés ne peuvent déclarer leurs maux ; mais on peut en découvrir exactement les causes, en

Moins difficiles à découvrir & à guérir que celles des adultes ;

Et moins
compliquées.

observant les *symptômes* de leurs maladies, & en interrogeant, soit les Nourrices, soit les personnes qui les entourent. De plus, les maladies des enfans étant moins compliquées que celles des adultes, elles sont aussi plus faciles à guérir.

On dit communément que les maladies des enfans sont aussi difficiles à connoître, qu'à guérir. Cette opinion a épouvanté la plupart des Médecins, qui ont refusé d'apporter l'attention nécessaire pour les découvrir. Je puis cependant déclarer, d'après ma propre expérience, que cette opinion est sans fondement, & j'assure, au contraire, que les Maladies des enfans ne sont, ni aussi difficiles à découvrir, ni aussi longues à guérir que celles des adultes.

(Il faut pourtant convenir que les maladies des enfans entraînent, en général, plus de difficultés que celles des adultes. Mais il n'en faut chercher la cause, ni dans l'impossibilité de les reconnoître, ni dans leur intensité. Il est certain qu'en interrogeant avec attention les personnes qui les entourent, on est autant instruit qu'il soit nécessaire de l'être de leurs maladies, qui, comme l'observe très-bien l'Auteur, ne sont que peu ou point compliquées. C'est dans la manière dont ils ont été élevés, qu'il faut chercher la cause de cette difficulté. Presque tous les enfans, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, sont ce qu'on appelle des enfans gâtés. Accoutumés à faire leur volonté, & souvent jusqu'à l'opiniâtreté, on les voit refuser de prendre les remèdes, les alimens, les boissons mêmes les plus agréables. Ils deviennent alors victimes nécessaires de la maladie, soit parce qu'ils n'ont pris aucun des remèdes propres à la combattre, soit parce que, pour les leur faire prendre, il a fallu employer contre eux la force & la violence, & que,

Vraie cause
des difficul-
tés qu'on
éprouve
dans le trai-
tement des
Maladies des
enfans.

dans ce dernier cas, les remèdes ne pouvoient que leur devenir contraires. Je crois qu'il n'est pas de Praticien qu'il n'ait observé que la maladie d'un enfant docile ne soit facile à guérir : au moins mon expérience m'a-t-elle conduit à tirer cette conséquence, que, de tous les enfans qui périssent, après avoir été traités selon les lumières de la vraie Médecine, les trois quarts & demi ne meurent que parce qu'ils ont été indociles & opiniâtres.)

Il est, en vérité, étonnant que l'on soit en général si peu attentif à la conservation des enfans. Que de peines ne prend-on pas, que de dépenses ne fait-on pas tous les jours, pour faire exister encore, pendant quelque temps, un vieux corps chancelant & prêt à succomber, tandis que des milliers de ceux qui peuvent devenir utiles à la société, périssent, sans qu'on daigne leur administrer les moindres secours, sans qu'on daigne les regarder (5)! Les hommes ne savent évaluer les choses que sur l'utilité présente, & jamais sur celle qu'elles peuvent leur procurer un jour. Quoique de toutes les façons de penser celle-ci soit la plus fautive, cependant il ne faut pas chercher d'autres causes de l'indifférence générale avec laquelle on envisage la mort des enfans.

(5) On ne croira pas, sans doute, que M. BUCHAN veuille conseiller ici de négliger les vieillards. Celui qui décrit si bien les devoirs de l'amour paternel, ne peut être soupçonné de méconnoître ceux de la tendresse filiale & de la reconnaissance : ils sont tous également sacrés. Un père de famille, un bienfaiteur, un homme qui a bien mérité de son pays par les efforts de son génie, par ses travaux utiles, &c., ne peuvent être abandonnés, oubliés, dédaignés, sans que la honte & l'infamie ne soient la juste punition de leurs enfans, de leurs parens, ou de ceux qui les approchent.